

# INTRODUCTION À DESIGN DES TERRITOIRES. L'ENSEIGNEMENT DE LA BIORÉGION

Ludovic Duhem et Richard Pereira de Moura (dir.)  
Éd. ETEROTOPIA, 2020

## *Positions*

Cet ouvrage est un objet multiple, il contient à la fois une introduction au design écosocial des territoires, un programme détaillé pour l'éducation au lieu de vie, un dialogue entre penseurs de la ville sur l'enseignement de la biorégion, un glossaire et une bibliographie. Une telle multiplicité ne trahit pas un manque de positionnement clair par un mélange arbitraire de textes hétérogènes dans leur nature, disparates dans leurs sujets et divergents dans leurs finalités ; elle constitue au contraire un ensemble d'éléments complémentaires contribuant à élaborer un dispositif critique pour reterritorialiser le design par une approche biorégionaliste.

Dans le même ordre d'idée, cet ouvrage s'adresse à une multiplicité de lecteurs concernés par ce que l'on fait aujourd'hui des territoires, à savoir les habitants qui y vivent et y circulent, les représentants de la puissance publique qui les organisent et les contrôlent, les agriculteurs qui les cultivent et les modèlent, les entrepreneurs qui les développent et les exploitent, les membres d'associations et les collectifs militants qui les valorisent et les défendent. Mais il s'adresse aussi et surtout aux designers, architectes, urbanistes, enseignants et étudiants, dans la mesure où ils sont directement impliqués dans la conception et l'aménagement des territoires en qualité de techniciens, de penseurs, de créateurs. À travers ces fonctions, ils disposent collectivement d'un réel pouvoir, au double sens d'une capacité (pouvoir *de*) et d'une commande (pouvoir *sur*), l'une et l'autre étant irréductibles aux contraintes et aux autorités déterminant leur action. Ce pouvoir est par essence *ambivalent*, en ce qu'il est toujours pouvoir de construction et de destruction, pouvoir de sauvegarde et de nuisance, pouvoir de développement et d'involution, pouvoir d'émancipation et de conditionnement. L'ambivalence de ce pouvoir n'est pas produite par un manque de discernement dans les intentions initiales ni par l'effet variable des circonstances ni par l'usage inconstant et inconséquent de ce qui est installé par un projet; elle est intrinsèquement liée à toute action en elle-même, comme technique et comme pratique, et ne peut jamais être totalement réduite à l'un des termes sous la forme d'un pur poison ou d'un pur remède dont on pourrait s'assurer de l'innocuité ou du bénéfice<sup>1</sup>.

Cela ne signifie pas pour autant que toute action soit absurde ni que rien de bon ne pourra jamais advenir véritablement, mais au contraire qu'une exigence de vigilance et de critique doit toujours accompagner l'action en fonction d'une *situation*, d'autant plus lorsqu'elle vise à définir les conditions et les modalités de l'habitation des territoires. Il en va certes de notre installation matérielle et de notre résidence commune dans une portion de l'espace disponible et constructible, mais surtout du sens même de notre séjour sur Terre. C'est donc une responsabilité majeure dans le devenir des territoires qui incombe à la communauté des designers, architectes, urbanistes, et elle ne se limite pas à l'application de techniques efficaces, à la satisfaction du cahier des charges du programme et au respect du cadre légal de l'action. Il s'agit en fait de répondre de l'*habitabilité* des territoires, c'est-à-dire de leur capacité à offrir un lieu où mener une vie bonne sans dégrader ses propres conditions d'existence. Or, la condition minimale pour qu'un lieu soit le foyer d'une vie bonne est de comprendre qu'un lieu n'existe vraiment qu'en tant qu'expression d'un milieu en « monde » pour les êtres humains qui y vivent, et pour les autres êtres non humains qui participent de ce monde tout en ayant leurs mondes respectifs. Dans le cas contraire, lorsque l'incurie par la recherche de l'intérêt à court terme pousse l'ambivalence du pouvoir du côté du poison plutôt que

---

<sup>1</sup> Il est fait référence ici à l'analyse philosophique proposée par Derrida et Stiegler du « *pharmakon* » de Platon, à la fois poison et remède, compris au sens général de « technique ». Voir Jacques Derrida « La Pharmacie de Platon », in Platon, *Phèdre*, GF, Paris, 2000 ; et Bernard Stiegler, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. De la pharmacologie*, Flammarion, Paris, 2010.

du remède, c'est tout simplement le règne de l'immonde qui s'impose: celui où habiter un lieu n'est plus qu'occuper provisoirement un point abstrait de l'espace sans souci aucun de sa singularité et de sa complexité, et où le territoire n'est plus qu'un espace indifférent que l'on aménage sans soin, que l'on exploite sans vergogne, que l'on traverse sans éveil ni profondeur.

S'il est évident que l'humanité ne peut souhaiter un tel règne, il semble pourtant s'être installé au regard de ce qui s'est imposé sur toute la planète depuis au moins deux siècles avec le développement successif et convergent du machinisme industriel, de la consommation de masse, de l'urbanisation intensive et plus récemment de la réticulation numérique mondiale. Plutôt qu'une mondialisation au sens propre de création de « monde », c'est une mondialisation destructrice de monde, une mondialisation sans monde, acosmique et immonde qui est advenue<sup>2</sup>. Et avec l'installation de l'acosmie et de l'immonde, il est tout simplement impossible de vivre humainement, c'est-à-dire être-au-monde, exister en donnant du sens à sa vie en relation au milieu, donc avec ce qui est autre que soi et hors de soi, plus grand et plus petit que soi, avant soi et en avant de soi. Il est donc question de ce que l'on fait en commun et du commun pour répondre du monde, pour qu'une « mondialisation » soit de nouveau possible, pour qu'un devenir « monde » puisse emporter nos existences vers la vie plutôt que vers la mort, en remède plutôt qu'en poison.

Or, la communauté des designers, architectes et urbanistes, est aujourd'hui incapable de répondre vraiment de ce qu'elle fait et des conséquences de son action dans l'avenir du monde. On pourrait l'expliquer par le fait que c'est une communauté limitée en nombre, dont la pratique est encadrée par le pouvoir politique et économique, qu'elle n'est pas systématiquement présente dans tous les pays et dans tous les projets, et que son activité ne repose pas sur des principes, des normes et une déontologie communément établis; mais son incapacité et son impuissance proviennent avant tout d'un *défait de critique* à l'égard du modèle dominant exprimé dans les projets d'aménagement. Plus précisément, ces disciplines ont communément tendance à *séparer* le projet territorial d'un projet écologique et social, voire d'un projet politique, prescrivant ainsi les besoins des habitants et les priorités d'aménagement sans lien avec le lieu de vie ni avec les manières de vivre qui confèrent pourtant au territoire sa singularité et son sens.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'ambition de cet ouvrage n'est pas de faire de cette communauté un bouc émissaire de l'immonde sur lequel seraient déversés la vindicte et l'opprobre. Il n'est pas non plus question de lui assigner au contraire le rôle messianique de sauveur du monde en péril là où tant d'autres ont failli auparavant. L'ambition de cet ouvrage est à la fois plus modeste et plus radicale: il s'agit d'une part de souligner avec force la *nécessité d'une critique interne des disciplines territoriales* en faveur d'une articulation systématique du projet d'aménagement avec un projet écologique, social et politique; et il s'agit d'autre part de *rendre de nouveau habitables les territoires* en dialogue avec l'enseignement de la biorégion, sans chercher à imposer une esthétique, une méthode et une discipline qui en serait le modèle universel pour y parvenir. Cette double exigence peut se résumer à un appel à *reterritorialiser le design*, et à en faire une pratique de pensée, d'enseignement et de création pour répondre de l'insoutenabilité de notre mode de vie actuel et de l'incurie de notre action commune.

### ***Reterritorialiser le design***

Appeler ainsi à « reterritorialiser » le design n'est pourtant pas sans soulever un certain nombre de questions, si ce n'est d'objections. Pour y répondre et devancer les éventuels malentendus, il faut s'écarter de toute interprétation faisant de cet appel un mot d'ordre à exécuter littéralement ou un vœu irréaliste sans cesse différé, ou encore une accusation voilée dont le design devrait se justifier et s'acquitter. Il s'agit au contraire d'appeler à repenser le territoire, à repenser la relation du design au territoire, à repenser le territoire par le design. Or, cela nécessite de s'entendre avant tout sur ce que signifie « territoire », pour comprendre en quoi le design devrait se re-

---

<sup>2</sup> Pour comprendre les enjeux de l'« acosmie » et de l'« immonde », voir Augustin Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 1999.

territorialiser aujourd'hui, c'est-à-dire revenir au territoire, au double sens de s'inscrire dans une « territorialité » pour définir son activité et d'avoir pour objet de travail le territoire comme tel.

Dans sa définition la plus simple et la plus commune, le « territoire » est avant tout une partie de la surface terrestre. Cette partie est plus précisément une étendue de terre dont les limites sont plus ou moins identifiées, marquées, construites, permettant d'en former une certaine unité caractéristique (le mot « territoire » est ainsi anciennement synonyme de région, contrée, province). Selon une acception plus complète, le territoire correspond à l'étendue occupée par une collectivité humaine, bornée par des frontières physiques, soumise à une autorité politique qui lui est propre, et dont la souveraineté s'exerce sur l'ensemble des individus y vivant selon le même droit. Le territoire peut aussi désigner ce qui au contraire bénéficie d'un statut politique et juridique particulier au sein d'un État souverain, ce statut lui octroyant un régime spécifique dans l'organisation de la vie des habitants et dans le rapport de ces habitants aux institutions publiques. Comme on le voit immédiatement dans ces définitions, le territoire renvoie à plusieurs dimensions à la fois (physique, géographique, politique et juridique), ce qui en fait un espace complexe où se rencontrent l'objectif et le subjectif, le matériel et le symbolique, le naturel et l'humain, lui conférant une unité singulière<sup>3</sup>.

Qu'en est-il alors pour le design ? Existe-t-il un design des territoires ? Et s'il existe, pourquoi faudrait-il appeler justement à une reterritorialisation du design ? De manière indirecte et générale, on peut dire qu'il existe de tout temps un « design » des territoires, au sens d'une conception de ce qu'est et de ce que peut devenir une portion de l'espace naturel disponible et constructible où les humains souhaitent s'établir ou transformer ce qui est déjà construit. Traditionnellement, un tel « design » est pris en main par un groupe humain au sein d'une culture sans la nécessité d'assigner ce rôle à un individu en particulier disposant d'un savoir-faire et de compétences spécialisées. Mais dans la société industrielle et capitaliste moderne, la conception du territoire est planifiée, normée et clairement assignée à des fonctions spécialisées, les architectes, les urbanistes, les aménageurs, travaillant au devenir des territoires sous l'autorité des politiques étatiques et des impératifs économiques d'implantation, d'extension puis de délocalisation des lieux de production et de consommation. Le design, quant à lui, compris en tant que discipline distincte de l'architecture, de l'urbanisme, de l'aménagement, semble *a priori* tout à fait extérieure à la réalité et au devenir des territoires: c'est un espace habituellement considéré comme étant hors de sa compétence, car il est censé s'attacher à une échelle inférieure, celle du mobilier, qui n'a que peu de rapport au territoire – mis à part l'origine et la destination de ce qu'il produit, à savoir la source des matériaux employés, les savoir-faire mobilisés, le lieu de fabrication, les représentations symboliques appliquées aux objets produits et leur devenir après usage. La « territorialité » du design est donc assez limitée et plutôt extrinsèque, et son pouvoir de *territorialisation*, c'est-à-dire de transformation concrète du territoire semble quant à lui inexistant. Au mieux peut-il se mettre au service des autres disciplines de conception du territoire pour tel ou tel aspect d'aménagement de l'espace (mobilier urbain, éclairage public, signalétique paysagère, identité graphique), mais on lui refusera sans doute toute prétention à concurrencer les compétences et les intérêts des experts mandatés que sont les architectes, urbanistes et aménageurs. Pourtant, il est possible de penser le design en commençant justement par reconnaître sa territorialité, c'est-à-dire en considérant que tout ce qui est requis pour qu'un projet existe exprime un lien matériel (extraction, production, consommation, destruction, valorisation) et immatériel (représentations, savoirs, croyances, rites) avec le territoire. Or, ce qui est décisif dans ce double lien avec le territoire, c'est qu'il n'est pas strictement circonstanciel pour l'activité de design, il est au contraire un enjeu considérable puisqu'il implique qu'on ne puisse plus faire comme si le design était hors sol, en appliquant la même esthétique partout, en mobilisant la même méthode pour tout le monde, sans souci pour la réalité et le devenir du territoire.

Reterritorialiser le design, c'est donc avant tout le *replacer dans la réalité concrète de ses conditions d'existence*, reconnaître qu'il est dépendant de ces conditions et qu'il produit des effets

---

<sup>3</sup> Pour une approche philosophique générale du « territoire », on lira avec profit l'ouvrage dirigé par Thierry Paquot et Chris Younès, *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2009. Le premier texte de Thierry Paquot fait un point sur les définitions du territoire.

qui les transforment en retour. Ce qui signifie que tout design est un sens un design des territoires, un design territorialisé et un design territorialisant. Mais pour que cette territorialisation soit réellement intégrée, pour qu'un design des territoires soit cohérent avec son double lien territorial et conséquent avec sa volonté d'agir sur un territoire en particulier, il faut critiquer l'idée même de territoire, pour en faire autre chose qu'un objet, un support, un décor ou une image. Car le territoire n'est pas un objet, c'est-à-dire ce qui est un en ses limites, identique à soi, opposé à ce qui n'est pas lui, résultant d'une forme pure et abstraite appliquée de l'extérieur à une matière brute et passive. Le territoire au contraire enveloppe et résiste, il s'étend et se rétracte, il vit des deux côtés de sa limite en excès sur le donné. S'il n'est pas un objet manipulable, il n'est pas non plus un simple support indifférent où placer des objets à loisir en fonction des intérêts prédéfinis sans lien territorial. Le territoire a une profondeur, un sol stratifié, une mémoire enfouie et des sources vivaces. Il a aussi un ciel, qui monte jusqu'aux étoiles et qui descend jusqu'aux routes et aux forêts, dont la composition et les mouvements varient en rythme journalier et saisonnier, par l'influence du soleil et de la lune, par les vents et les pluies, par les insectes, les oiseaux et les avions. Sa surface médiatise le sol et le ciel, elle est tracée, marquée, construite, par l'activité humaine autant qu'elle est traversée par des flux hydriques, aériens, chimiques, biologiques. Elle est aussi structurée par des récits, contes et légendes, par des croyances qui ouvrent et qui interdisent l'accès à certains lieux, à des moments précis ou pour toujours. Le territoire n'est pas en cela une image que l'on pourrait reproduire selon un modèle connu et stable, donnant un sens clair et univoque de ce qu'il est. Si toute image est à la fois un ajout et une perte par rapport au territoire, puisqu'elle est relativement indépendante de son modèle et qu'elle ne peut le reproduire tel quel ; chercher à donner au territoire une « image » attractive en le transformant en marque que l'on vend aux habitants comme aux touristes sous la bannière de l'authenticité est un mensonge, et les conséquences de ce mensonge sont la plupart du temps désastreuses sur le plan culturel, social et écologique. En fait, le territoire fabrique par lui-même des images, par les pratiques esthétiques locales, par les symboles attachés aux paysages, par les imaginaires transportés au cours de l'histoire, par les rencontres avec les visiteurs qui s'imprègnent des lieux et de leurs esprits; ces images, sans être fabriquées de l'extérieur, émanant des lieux, sont cependant irréductibles à une identité, à une tradition, à ce qui demeure malgré les transformations, car elles sont vivantes, à la fois inscrites et errantes.

C'est donc cet ensemble complexe et mouvant, à la fois naturel, technique et symbolique qui fait qu'un territoire existe. Un design des territoires ne peut donc lui-même exister que s'il est capable de rencontrer le mode d'existence d'un territoire en particulier, que s'il part de ce territoire pour concevoir, que s'il est en quelque sorte habité par lui, que s'il est prêt à répondre de son devenir. Un design des territoires est ainsi inséparable d'une situation par laquelle s'établit un couplage des territorialités, celles du designer et des habitants, c'est-à-dire leur déterritorialisation et reterritorialisation réciproques à travers un projet concret et situé. Cette rencontre, avec ce qu'elle comporte d'aléas, de potentiels, de structures, de flux, de limites, ne peut toutefois s'opérer qu'à la condition que le designer soit sensible au *lieu de vie* que l'habitant révèle en s'inscrivant en lui, et que cette inscription ne soit pas elle-même réduite à l'occupation d'un espace abstrait, à l'enracinement dans la propriété d'une terre clôturée ou à une image toute faite de l'authenticité locale et ancestrale. Lorsque la rencontre a effectivement lieu, elle rétablit alors le lien avec le réseau des lieux de vie exprimant des milieux singuliers, le territoire devenant un monde partageable où habiter a de nouveau un sens enrichi par l'expérience vécue individuellement et collectivement.

### ***Design des territoires et biorégionalisme***

À cet égard, la démarche biorégionaliste est particulièrement intéressante pour comprendre ce qu'est ou ce que pourrait être un tel design des territoires. Plus encore, on voudrait soutenir ici qu'elle est sans doute *décisive* pour le constituer et le rendre opérationnel, même si cette démarche présente une diversité de tendances et d'interprétations au cours de son histoire, qu'elle n'est pas exempte de limites internes dans son élaboration conceptuelle, et qu'elle n'a pas accordé une place centrale au design comme mode de sensibilisation, de compréhension et de construction d'une

nouvelle manière de penser et d'agir territorialement. Mais en considérant ses principes et éléments essentiels, son importance et sa fécondité pour élaborer une conception alternative des territoires deviennent patentes.

Pour le dire en une formule simple, l'idée de « biorégion » consiste à repenser le territoire à partir du « lieu de vie », en considérant que ce lieu de vie est irréductible à un espace délimité par des frontières administratives ou politiques qui en constitueraient l'unité cohérente et stable. Une biorégion est au contraire un espace naturel dont les limites sont définies par des caractéristiques géographiques (orographie, hydrologie, climat), biologiques (faune, flore, champignons) et anthropologiques (habitat, techniques, savoirs, croyances)<sup>4</sup>. Son unité et sa singularité proviennent plus précisément de l'équilibre dynamique de ces caractéristiques, de leur cohérence par interaction et interdépendance, mais aussi et surtout de l'harmonie à long terme entre le monde naturel et le monde humain. La biorégion n'est donc pas seulement une notion ayant une valeur descriptive pour un espace donné, elle est une réalité vivante et fragile, construite et évolutive, dont il faut prendre soin. Pour protéger sa vie, donc lui éviter aussi bien la mort que l'impossibilité de renaître, il faut respecter un ensemble d'exigences: prise de conscience du territoire comme lieu de vie et comme réalité vivante; reconnaissance de l'existence et de la solidarité de ses caractéristiques naturelles et humaines; entretien de leur équilibre et de leur cohésion par la connaissance et l'expression; engagement à préserver l'harmonie voire à la défendre pour qu'elle perdure au-delà des besoins immédiats d'une génération; autonomie des habitants et autogouvernement local.

Développée tout d'abord dans le contexte américain dans les années 1970 autour de Peter Berg, l'idée de biorégion se diffuse ensuite dans le reste du monde à travers le mouvement « biorégionaliste » avant d'être réinterprétée dans le contexte européen à partir des années 1990 autour d'Alberto Magnaghi et du mouvement « territorialiste ». Elle trouve ses origines et ses influences principales dans la conjonction de l'anarchisme (Reclus, Kropotkine), du régionalisme écologique (Geddes et Mumford), de l'écologie profonde (Naess), du localisme critique et de l'autonomie collective (Bookchin, Illich), des mouvements de la contre-culture américaine (Beat, Diggers) et de la philosophie contemporaine post-marxiste. Construite avant tout comme une philosophie de vie et un engagement militant indissociables de situations et de luttes concrètes pour la préservation de la nature et des modes de vie qui la respectent, l'idée de biorégion est aussi une démarche théorique reposant sur le dépassement de l'alternative entre l'industrialisme et l'environnementalisme. L'industrialisme consiste à définir l'industrie comme un principe incontournable de développement, un progrès inévitable, et finalement un bien pour l'humanité, alors qu'elle revient à piller les ressources naturelles en les considérant comme un stock d'énergie et de matériaux à la libre disposition du pouvoir humain, mobilisées pour produire à l'infini des marchandises à consommer massivement, engendrant une standardisation des produits, une perte des savoir-faire, des déchets impossibles à éliminer, une paupérisation des populations et une destruction de l'urbanité. L'environnementalisme, de son côté, propose de se centrer sur la défense de la nature par des mesures de protection et de conservation pour compenser les effets négatifs de l'industrialisation. Mais l'environnementalisme a ceci de problématique en lui-même, pour Berg et Magnaghi, qu'il conserve l'opposition entre l'humain et la nature, laissant l'humain à l'extérieur d'une nature absolutisée, alors que l'humain est à inclure dans la nature et la nature à penser comme un ensemble de systèmes complexes. De surcroît, l'environnementalisme a tendance à chercher un mode de développement durable, une transition continue, alors qu'il s'agit de proposer une autre civilisation *en rupture* avec le modèle industrialiste et consumériste dominant. Le biorégionalisme replace donc l'humain dans la nature, repense la nature de manière relationnelle et dynamique, et considère que les enjeux écologiques, sociaux, économiques, politiques et culturels sont inséparables parce qu'ils relèvent de l'impératif d'une « réhabitation » du monde.

---

<sup>4</sup> La définition de la « biorégion » se trouve dans le texte de Peter Berg et Raymond Dasmann, « Reinhabiting California », in GLOTFELTY Cheryl, QUESNEL Eve (Ed.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential writings of Peter Berg*, New York, Routledge, p. 36-37 ; quant à celle de Magnaghi, entendue comme « biorégion urbaine », elle se trouve dans *La biorégion urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia, p. 82.

Pour y parvenir, le biorégionalisme intègre les apports des sciences de la nature telles que l'écologie, la biologie, la physique et la géologie, et les apports des sciences humaines telles que la géographie, l'histoire, l'anthropologie, la sociologie et l'économie; mais son originalité tient certainement dans le fait que les savoirs non académiques, vernaculaires, traditionnels, autochtones, sont considérés, intégrés et valorisés de la même manière que les sciences et disciplines établies. Réciproquement, la place accordée au sensible est elle aussi particulièrement importante, notamment par les pratiques esthétiques des arts traditionnels et des arts contemporains qui sont intégrées au-delà de l'opposition et de la hiérarchie imposées habituellement par l'ethnocentrisme, l'esthétisme et le modernisme; mais le sensible est surtout convoqué par le recours à l'imaginaire, à l'affectivité, à l'émotivité et à l'expression graphique et plastique en vue de rendre sensible la réalité du lieu de vie, d'en transmettre l'expérience vécue et les savoirs impliqués, et d'agir sur les situations et les habitants (récits, cartes, visites, œuvres d'art, mobiliers, architectures, en sont les modes). Car la coupure avec le lieu de vie qui s'impose partout désormais, et surtout dans les territoires post-urbains<sup>5</sup>, est à la fois une perte de lien avec le lieu, une perte de savoir impliqué par la vie de ce lieu, et finalement une perte de sensibilité au lieu dans toutes ses dimensions; ce qui engendre fatalement une incapacité à le respecter et à agir avec conscience et imagination pour l'habiter. L'idée de biorégion est une réponse à cette situation, elle est constituée en vue de renouveler notre connaissance, notre expérience et surtout notre capacité à habiter à l'époque du capitalisme mondialisé, de la métropolisation des territoires et de la crise écologique planétaire.

### ***Dialoguer avec les biorégionalismes de Berg et Magnaghi : vers un design écosocial des territoires***

L'enseignement de la biorégion pour un design des territoires a ainsi pris son sens le plus concret au sein d'un projet de recherche développé de 2017 à 2019 au sein de l'École Supérieure d'Art et de Design de Valenciennes. Intitulé « Construire la biorégion. Design situé, territoires soutenable et partage des savoirs<sup>6</sup> », ce projet de recherche prolonge les réflexions des projets antérieurs menés depuis 2012 dans le champ du design social où la question de l'espace était traitée à travers des projets convoquant différentes échelles (de l'objet à l'habitat, de la ville au territoire transfrontalier, du local au mondial) selon différentes problématiques spécifiques au contexte local (pratiques alimentaires dans l'espace urbain, savoir-faire artisanaux, pratiques vernaculaires, économie solidaire, rénovation énergétique de l'habitat ouvrier), et dont la cohérence s'est peu à peu affirmée dans l'idée que le design est avant tout une *pratique située et capable de transformer une situation voire d'en créer de nouvelles*.

Désormais centré sur les enjeux des territoires en contexte de métropolisation intensive et de crise écologique planétaire, ce projet concrétise plus précisément et plus fermement la position défendue de manière programmatique dans un ouvrage précédent<sup>7</sup>, à savoir la nécessité de répondre à l'insoutenabilité de notre mode de vie actuel par un design résolument « écosocial ». Par design « écosocial », il faut entendre un design situé, critique et réflexif pour lequel les enjeux écologiques et les enjeux sociaux sont inséparables, interdépendants et indispensables à son activité comme à son inscription dans la société. Sa vocation est non seulement d'intégrer les enjeux écosociaux à l'ensemble du processus de design (de la conception à la production, de l'utilisation à la destruction) et pour chaque contexte de projet; mais elle est surtout la volonté de *prendre soin des milieux de vie par la création de situations favorables à la diversité et à la durabilité des écosystèmes, des sensibilités et des cultures*. Une telle position n'est pas une utopie idéaliste sans conséquences

---

<sup>5</sup> Tout en ayant des conceptions différentes du biorégionalisme et de la ville, Berg avec la « Green City » et Magnaghi avec « Ecopolis » puis la « biorégion urbaine » ont mis en évidence l'importance cruciale de la question de la ville dans une pensée nouvelle du territoire qui prend également en compte l'impact du numérique. Voir respectivement Peter Berg, « Green City », in *The Bioregion and the Biosphere*, op. cit., p. 85-91 ; et Alberto Magnaghi, *La biorégion urbaine*, p. 76.

<sup>6</sup> Les modalités pédagogiques de ce projet de recherche sont détaillées plus loin dans cet ouvrage dans le texte de Richard Pereira De Moura « Pour une pédagogie du milieu » (voir *infra*).

<sup>7</sup> Ludovic Duhem et Kenneth Rabin, *Design écosocial. Convivialités, pratiques situées, nouveaux communs*, Faucogney-et-la-mer, It : éditions, 2018.

sur la réalité ni une posture esthétique réservée à une élite savante et moins encore un label commercial opportuniste adapté à un contexte de crise. Car le design écosocial repose sur une histoire, des idées et des projets qui ont une réalité, une efficacité et un intérêt majeur pour proposer une véritable alternative, durable et créatrice, même si un tel design est beaucoup moins connu et valorisé que le design au service de l'idéologie dominante issue de la modernité (esthétiser la production industrielle, incarner et promouvoir les vertus du progrès, rendre désirables les marchandises pour soutenir la consommation). Mais le design écosocial ne prétend pas pour autant s'opposer à la modernité ou la dépasser en prenant la forme d'un retour nostalgique à la tradition pré-moderne (artisanale et ancestrale) ni celle d'un appel à une hypermodernité (technocratique et scientiste) capable de résorber ses effets néfastes pour continuer de se développer à l'infini. Une telle alternative est stérile voire destructrice pour la tradition comme pour la création, car elle en donne une idée univoque en les opposant, et elle isole l'action des autres dimensions et conditions de la vie humaine sans remettre en question les principes qui la gouvernent.

C'est pourquoi, en tant que forme critique de pensée et d'action, le design écosocial refuse d'être un instrument mis à disposition d'une logique de surconsommation nocive pour l'existence humaine et la vie terrestre en général ou d'être la panacée idéale pour résoudre tous les problèmes actuels comme le laisse croire l'omnipotent et démagogue « design thinking<sup>8</sup> ». Si une « pensée design » est nécessaire en effet pour notamment « améliorer l'existence des gens dans le besoin » et « contribuer à la prospérité globale de l'humanité<sup>9</sup> », ce n'est pas avec la généralisation d'une méthode que toutes les organisations devraient adopter pour assurer leur réussite, mais d'une pensée critique, plurielle et située se transformant selon le projet et ses acteurs, modifiant le rôle et l'expertise supposée du designer comme des « usagers » (qui sont avant tout des personnes habitantes). Le design écosocial ne prétend pas détenir la vérité ni apporter des solutions universelles, ce n'est pas non plus un nouveau modèle succédant au modèle moderne et aux modèles « antimoderne » et « post-moderne ». Il cherche plutôt à pluraliser les pratiques de manière expérimentale et réflexive, critique et participative, et à renforcer les singularités selon la situation.

### ***Partager les savoirs situés : pour un Learning Center mobile***

Dans les limites humaines, économiques et temporelles d'un projet de recherche, il était évidemment difficile d'assumer une telle position en respectant toutes ses exigences à tous les niveaux. Mais il était important de pouvoir mettre à l'épreuve le design écosocial que nous voulions avec la réalité du lieu dans lequel nous essayons de l'élaborer, à savoir une petite école territoriale où l'on forme des artistes et des designers au sein d'un contexte post-industriel en reconstruction, fortement urbanisé, marqué par de grandes vulnérabilités économiques et sociales, dont les milieux naturels sont fortement artificialisés et souvent dégradés par des pollutions diverses. Inscrits dans cette situation où l'intrication des enjeux écologiques et des enjeux sociaux est effectivement patente, il nous fallait repenser ce territoire et ce que nous y faisons, à savoir comprendre comment sortir du modèle destructeur dominant dont les valeurs, les principes, les croyances, les savoirs et les outils sont transmis aussi, et peut-être avant tout, par les établissements d'enseignement et de formation, y compris ceux qui forment par la création au métier de designer d'espace.

L'idée de « biorégion » est alors apparue comme une idée décisive pour changer notre rapport au territoire. À la lecture des travaux de Berg et de Magnaghi, du mouvement biorégionaliste et du réseau territorialiste, mais aussi de leurs précurseurs (Reclus, Geddes) et de leurs commentateurs actuels<sup>10</sup>, l'idée de biorégion s'est en effet avérée d'une grande pertinence par l'articulation essentielle qu'elle propose entre enjeux écologiques et enjeux sociaux, notamment à

---

<sup>8</sup> Ludovic Duhem et Kenneth Rabin, *Design écosocial. Convivialités, pratiques situées, nouveaux communs*, Faucogney-et-lamer, It : éditions, 2018.

<sup>9</sup> Tim Brown, *L'esprit design*, op. cit., chap. 10.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet en français le livre récent de Mathias Rollot, *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018 ; et l'article de Thierry Paquot, « De la biorégion urbaine », disponible en ligne sur le site [www.reseau-territorialistes.fr](http://www.reseau-territorialistes.fr).

travers la critique de la métropolisation; et plus encore par la relation au lieu qu'elle exige et institue, cette dernière s'exprimant autant par la description et le récit, les savoirs académiques et vernaculaires, que par le patrimoine et la création. De surcroît, la place accordée à l'apprentissage, à l'enseignement, à la transmission, est une part constitutive de cette démarche, qui vise non seulement une prise de conscience mais surtout une action transformatrice collective où les différences générationnelles, sociales, linguistiques et culturelles ne sont pas considérées comme des obstacles mais comme des richesses à partager et à développer. L'idée de biorégion se présentait enfin comme la bonne échelle pour appréhender des phénomènes complexes et leurs répercussions sur les lieux de vie et les habitants, dans la mesure où elle n'est pas celle de la planète qui dépasse les capacités de perception, de connaissance et d'action des individus, ni celle du local voire de l'hyper local qui a l'avantage de concentrer tout le connu ou presque à la mesure de l'individu et de sa vie quotidienne, mais ne laisse pas apparaître les effets plus globaux à l'horizon de la région, du continent et de la planète entière. En articulant le local et le planétaire, le micrologique et le macrologique, l'idée de biorégion est ainsi à la juste mesure de ce que le design peut faire et de ce qu'une école peut mobiliser comme données et opérer comme actions avec les étudiants et les habitants sans produire un sentiment d'enfermement dans le trop petit et le trop proche ou de dissolution dans le trop grand et le trop lointain. Mais l'apport d'une idée, aussi adéquate à une situation puisse-t-elle paraître ne suffit pas, avant tout parce qu'elle rencontre les normes, les habitudes, les héritages, qui conditionnent les manières d'enseigner et les contenus d'enseignement.

Pour autant, prendre en charge une critique fondamentale de l'enseignement (du design) par une étude approfondie de la notion de « biorégion » et du mouvement biorégionaliste était en soi un défi difficile à relever en deux ans avec un effectif limité, tout comme il était peu envisageable de créer une « école de la biorégion » au sein d'une école devant lutter depuis plusieurs années pour sa propre existence sur le territoire. Il était cependant possible de proposer une mise à l'épreuve des faits de l'enseignement du design à l'échelle territoriale. Ainsi, un programme pédagogique relativement complet fut proposé aux étudiants comme aux enseignants pour comprendre l'intérêt de la notion de biorégion et l'importance d'une pratique biorégionaliste en design pour répondre aux enjeux du territoire valenciennois. Ce programme était d'autant plus nécessaire que la notion de « biorégion » souffre d'une faible diffusion dans le contexte francophone de l'enseignement et de la recherche, en particulier en design. Il fallait donc enseigner ce que l'on ne savait pas, transmettre ce que l'on ne maîtrisait pas, apprendre soi-même en apprenant aux autres. C'est ainsi qu'une sorte de co-formation, d'apprentissage mutuel, de déconditionnement réciproque, s'est instituée au cours de ce projet de recherche où l'expertise n'était ni une condition ni une finalité. « Faire école » a pris ainsi un sens à l'opposé de l'idée d'établir une doctrine savante à appliquer avec déférence par des disciples, celui d'une expérimentation où les savoirs inhérents à la situation, non académiques et vernaculaires, subjectifs et pratiques, avaient autant d'importance et de pertinence que les connaissances académiques normées par les disciplines des sciences établies. L'enquête de terrain au sein du bassin minier, l'entretien avec des habitants des ensembles ouvriers, la réalisation de cartes sensibles et subjectives, les visites de sites reconvertis ou en cours de réhabilitation, les ateliers avec des spécialistes du territoire, les rencontres avec des acteurs de terrain appartenant au domaine tant public que privé, les conférences avec des chercheurs et des designers, sont autant d'outils pédagogiques et de recherche qui ont ainsi été mobilisés pour comprendre ce que nous enseignons la biorégion et comment nous pouvons l'enseigner.

Cette démarche ne visait pourtant pas seulement une initiation à l'idée de biorégion dans le partage et l'expérimentation entre étudiants et enseignants, elle avait aussi pour objectif de répondre à un problème important: parce que la relation au lieu de vie s'est appauvrie et que tout lien avec le milieu est délité, la réalité et la spécificité d'une « biorégion » et même d'une « biorégion urbaine » sont difficiles à appréhender par les populations humaines qui la composent dans leur relation au territoire et aux écosystèmes non humains. Or, un design écosocial des territoires peut contribuer à définir aussi les savoirs impliqués dans les relations à la biorégion, qu'ils soient des savoirs universitaires et spécialisés (climatologie, géomorphologie, géologie, écologie, géographie, anthropologie et histoire) ou des savoirs vernaculaires liés aux modes de vie, aux traditions, aux rites

et aux cultures locales qui façonnent à la fois les représentations et les manières d'habiter un territoire. L'hypothèse proposée tout au long de cette recherche reposait sur l'idée que la « biorégion » est autant *donnée*, au sens où elle est descriptive objectivement selon des caractéristiques spécifiques (géomorphologie, bassin versant, réseau hydrique, flux végétaux et flux animaux, infrastructures artificielles, circulations humaines et échanges matériels), que *construite* par des récits, des représentations, des expérimentations, des créations. Pour réunir le donné et le construit, le territoire et le design, le savoir et les habitants, il faut alors un dispositif qui puisse être en cohérence avec la démarche biorégionaliste, c'est-à-dire en lien avec le lieu de vie.

L'idée d'un « Learning Center Mobile » s'est alors imposée comme une piste de travail féconde pour répondre à cette nécessité. Il s'agissait de se réapproprier le modèle du « Learning Center » académique, entendu comme lieu de transmission et de partage des savoirs à la fois analogique et numérique, mais en lui donnant une configuration ouverte et surtout mobile afin qu'il s'inscrive dans ce qui caractérise la « biorégion », son lien au lieu de vie, et plus précisément ce qui caractérise la « biorégion urbaine » du valenciennois. Pensé comme une plateforme d'échange, de critique, d'imagination et d'expérimentation, ce Learning Center mobile est conçu comme pouvant changer de forme selon les circonstances et les besoins. C'est pourquoi, on peut dire en ce sens que le projet de recherche « Construire la biorégion », l'événement « L'enseignement de la biorégion », le dispositif pédagogique de l'ESAD Valenciennes, ce livre lui-même, ce que chaque lecteur et lectrice en fera dans sa pratique, en sont ainsi à la fois les prémices, les éléments, et les formes possibles.

### ***Engagement pour un ménagement des territoires***

S'il fallait finalement une idée directrice pour résumer la vocation de cet ouvrage, elle serait l'affirmation qu'*il est impératif de repenser le territoire*, à savoir la manière avec laquelle on se le représente, la manière avec laquelle on le connaît, la manière avec laquelle on l'aménage, la manière avec laquelle on le transmet, sans quoi toute prétention à le rendre habitable serait vaine. Or, l'enseignement fondamental de la démarche biorégionaliste est que cela commence par la prise de conscience du « lieu de vie » et de son sens pour les habitants. Cette conscience ne pouvant advenir et ne pouvant se perpétuer qu'à la condition que toute activité d'aménagement soit capable de répondre de la durabilité de ce lieu de vie dans sa singularité, sa complexité et son interdépendance avec les autres lieux de vie, et plus largement avec les milieux que tout lieu exprime en s'y insérant comme habitation. La conséquence immédiate de cette exigence initiale est qu'au lieu de programmer un aménagement des territoires (au sens d'une organisation fonctionnelle de l'espace représenté et administré), c'est un *ménagement* des territoires (au sens d'un soin, d'une prudence et d'une tempérance de l'action selon l'espace concret et vécu) qui s'avère nécessaire, lequel impose de réapprendre à vivre et à créer de manière située. Pour concrétiser cet engagement par un « design des territoires » qui soit autre chose qu'un geste formel et technique de planification hors sol, il faut donc *reterritorialiser le design*, c'est-à-dire le rendre indissociable du lieu de vie par une expérience immersive, une transmission des savoirs impliqués, une expérimentation partagée, concourant au ménagement à long terme du séjour des habitants. Cette reterritorialisation est un engagement écosocial pour la communauté des designers, architectes, urbanistes où les enseignants et les étudiants ont un rôle majeur à jouer pour déconditionner les pratiques, transmettre les idées et libérer les imaginaires. Mais pour y parvenir, cela exige un rapport critique à toute communauté constituée, à toute identité donnée, à toute expertise reconnue, à toute discipline instituée et à toute autorité légale, sous peine de laisser la voie libre au spectacle désastreux de l'authenticité factice, de l'identité abstraite, de la patrimonialisation vénale et de l'innovation permanente imposées actuellement par le marketing territorial.